



Heaven

de Tom Tykwer

Fiche technique

USA/Allemagne - 2002 -
1h35

Réalisateur :
Tom Tykwer

Scénario :
Krzysztof Kieslowski
Krzysztof Piesiewicz

Interprètes :
Cate Blanchett
(Philippa)
Giovanni Ribisi
(Filippo)
Remo Girone
(le père)



Résumé

Cate Blanchett dépose une bombe dans un immeuble de bureaux de Turin, pour se venger d'un trafiquant de drogue qui a "tué" son mari. Quatre innocents meurent dans l'explosion. Quand elle l'apprend, par les policiers qui viennent de l'arrêter, elle s'effondre. Belle scène : elle joue superbement le remords d'une conscience torturée. Puis un jeune carabinier, captivé par cette femme lumineuse et désespérée, l'aide à s'évader. Ils partent en cavale...

Critique

Tom Tykwer (révélé par **Cours, Lola, cours !**, qui a cassé la baraque un peu partout sauf en France) filme avec talent les scènes d'action. L'ouverture, brillamment chorégraphiée, est prometteuse. Mais, dans cette adaptation posthume d'un scénario de Kieslowski, le réalisateur allemand bute rapidement sur l'essentiel : la mise en images d'une quête qui sera d'abord spirituelle. Pour dire que le Bien peut naître du Mal et réciproquement, il use et abuse de symboles maussades. Sorti des rails du thriller annoncé, le film est comme mis entre guillemets, truffé de gros mots tels que responsabilité, humanité, culpabilité. Cate Blanchett traverse les épreuves avec une grâce anxieuse qui illumine plus d'une scène "impossible" - jus-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

qu'à éclipser son partenaire. Mais elle n'a pas le pouvoir d'empêcher cette cavale languette de virer à la parabole pousive.

Jean-Claude Loiseau
Télérama n° 2758 - 23 novembre 2002

(...) Il y a ce moment insolite dans **Heaven** où Cate Blanchett apparaît le crâne rasé. Rien ne le justifie vraiment dans l'action, sauf l'idée qu'elle s'est faite de son personnage. Il s'agissait d'"un symbole fort" pour Philippa, cette femme qui a tué des innocents en croyant éliminer une ordure et qui, taradée par le remords, est "prête à payer pour son crime, mais est aussi en quête de pureté". Cate Blanchett se demande aussi à haute voix, si "ce geste n'a pas à voir avec ce qui [lui] est arrivé au cours des quatre dernières années". Allusion à cette spirale du vedettariat "qui contraint l'actrice à se poser des questions sur son image et sur l'attente qu'elle suscite. Plus vous êtes dans la lumière, plus vous rencontrez de gens qui vous déconseillent de prendre des risques." Le risque était limité, car ce look minimaliste lui va étonnamment bien...

Le tournage de **Heaven** est loin. On retrouve l'image intacte. Les cheveux blonds mi-longs, le regard bleu très clair, le teint diaphane, la silhouette élancée et, surtout, cette impression troublante qu'elle est capable de porter à un inhabituel degré de fusion la douceur et l'autorité, le concret et l'impalpable. Exactement ce qui l'a imposée à l'écran, en une douzaine de films enchaînés sans souffler.

En 1998, elle est encore une Australienne inconnue de 29 ans. Diplômée du National Institute of dramatic art en 1992, elle a été sacrée meilleure actrice et meilleur espoir féminin de l'année par les critiques de théâtre de Sydney pour sa prestation dans *Oleanna*, de David Mamet. Au

cinéma, c'est une autre histoire : "J'allais de casting en casting, mais les gens ne savaient vraiment pas quoi me faire jouer." Quand elle décroche en 1996 le rôle-titre d'**Oscar et Lucinda**, au côté de Ralph Fiennes, on découvre une actrice peu conventionnelle, dont la présence magnétique semble née d'une énigmatique tension intérieure. Ce sera son atout décisif dans **Elizabeth**, un film britannique en costumes sur la "reine vierge" réalisé par un dénommé Shekhar Kapur. Le rôle est à double détente : à la séduction chatoyante de la princesse promise au trône succède l'implacable détermination de la souveraine seule contre tous. La performance de Cate Blanchett est si intense, si tranchante, que les critiques, à l'unanimité, décrètent que "le film lui appartient". Les mêmes trouveront presque injuste que l'Oscar lui ait échappé sur le fil, au profit de Gwyneth Paltrow (pour **Shakespeare in love**).

C'est périlleux, un triomphe au début d'une carrière : soit vous confirmez, soit on vous oublie. Cate Blanchett est une exception qui confirme la règle. Bien sûr, dans la foulée, elle reçoit son lot de scénarios où "seuls changeaient les costumes"... Elle n'a qu'une boussole : n'avoir aucune idée préconçue. Aujourd'hui, elle n'a guère à son actif que des demi-échecs (**Intuitions**, de Sam Raimi) et des ratages patents (**Shipping News**, de Lasse Hallström), sans parler de films encore inédits chez nous (**Charlotte Gray**) et qui, selon des indices concordants, gagneraient à le rester. Mais elle s'est toujours sortie indemne des carambolages de box-office. Mieux : si les films sont oubliables, ils portent tous sa trace. "Le théâtre, dit-elle, m'a fourni mon architecture, les bases, jouer avec la voix et le corps. Le reste..."

Le reste, c'est cette phosphorescence si particulière, cette lumière que le visage diffuse et que le regard absorbe, cette singularité qui change la face de chacun de ses personnages. La bourgeoise pro-

vinciale soudain excitée par l'aventure du hold-up (**Bandits**, de Barry Levinson), la pétasse mal embouchée, surmaquillée et cynique (**Shipping News**), ou la stricte épouse britannique taillée sur le modèle victorien (**Un mari idéal**, d'Oliver Parker). "Il y a des acteurs exhibitionnistes qui ne vivent que pour être le centre de l'attention. Moi, ça me demande un effort de me lever et de me placer devant la caméra. Mais je puise mon énergie dans des situations qui me dépassent." Elle a celle aussi de se battre pour imposer sa vision du rôle. Elle s'est "battue tous les jours" avec le réalisateur pour être une Elizabeth "moins romantique" ou une Philippa "plus complexe" dans **Heaven**. Anthony Minghella, qui l'a dirigée dans **Le Talentueux Monsieur Ripley** dit : "Dès que la caméra tourne, Cate semble vous inviter à partager ses secrets."

Jean-Claude Loiseau
Télérama n° 2758 - 23 novembre 2002

Heaven commence mal, avec une connasse terroriste (pléonasme) ; et puis non, pas tout à fait. C'est une passion qui se joue, l'embrigadement rouge n'était qu'un fond d'époque, le meurtre aveugle un prétexte. Un engourdissement maniériste gagne le film, de prélude en prégénérique : pilotage montueux d'hélico virtuel sur voix off somnambulique («Jusqu'où puis-je monter trop haut ?»), coma, puis mini-thriller compte à rebours (tic-tac-tic-tac), coma, et intrigue proprement dite, recueillie.

Film allemand turinois parlant italien et anglais d'après script de Kieslowski mort, **Heaven** débute, comme bien des livres, au sommeil, pour y revenir. «J'ai hâte d'en être à la fin», languira bientôt l'héroïne lasse, Ophélie froide vaguement batracienne, plus symboliste que raphaélite, dans une chapelle paysanne, en réponse à un «Je t'aime» évidem-

ment impossible. C'est qu'elle a «renoncé à croire, aux choses. A la vie».

Au détour de cette séquence, les visages filmés sont à peindre. Tout en extases titiennes nimbées d'Albicocco. Une main fait étude. Silence vaut étreinte (le héros, juvénile à pisser au lit, enregistre et traduit). Du reste, un lavage de draps à l'évier, après miction nocturne, sert de cilice lustral au retable.

Cate Blanchett, remarquable pasionaria à lascivité frigide de cette grand-meaulnerie flirtant avec la psychiatrie incendiaire, évoque notre Florence Delay (années Censier). Quand la prof Philippa se rase la tête, le compte y est : Jeanne d'Arc. Sans bûcher mais avec similitude et transfiguration zonarde. Son partenaire Giovanni Ribisi est un ange-lot. (...)

Libération - 27 Novembre 2002

Entretien avec le réalisateur

Contrairement à vos cinq premiers longs métrages, vous n'avez pas écrit le scénario original de ce film. Comment l'avez-vous abordé ?

C'est important de s'approprier le scénario, de travailler dessus comme si on l'avait soi-même écrit. Sinon, on se perd. Il ne faut pas chercher à imiter, mais trouver son propre langage, sa vision personnelle du sujet. J'ai rencontré deux fois Krzysztof Piesiewicz, qui a coécrit **Heaven** avec Kieslowski. Nous étions d'accord sur les grandes lignes du film, sur les idées principales que je devais y développer. On savait tous les deux ce qu'il fallait absolument mettre dans le film. Il ne restait plus, ensuite, qu'à y rajouter mes propres idées. Comme il y a beaucoup adhéré, j'ai pu laisser libre cours à mon imagination. Le scénario original a beaucoup évolué, car il a été écrit en polonais puis traduit en français pour les producteurs français, en anglais pour les Américains, et moi je l'ai transposé en allemand pour me l'approprier davantage. J'ai d'ailleurs tout tapé moi-même, et ça m'a beaucoup aidé. Du coup, c'était un peu comme si je l'avais écrit personnellement. Ça m'a permis de rentrer complètement dans ce monde.

*Avant d'adapter **Heaven**, étiez-vous réceptif au cinéma de Kieslowski ?*

Je ne connais pas grand-chose dans la vie, mais s'il y a un domaine que je pense avoir bien en tête, c'est le cinéma. J'ai vu des tas de films, je n'ai fait que ça, toute ma vie. Je crois que j'ai vu tous les films de Kieslowski, sauf peut-être deux ou trois. Ils ont toujours été importants pour moi. Je me sens vraiment influencé par lui, même si ce n'est pas conscient. D'ailleurs, beaucoup de gens me disent que mes films sont inspirés par son cinéma. Quand je regarde ce que j'ai fait, et l'œuvre immense qu'il a réalisée, je trouve, en effet, pas mal de similitudes, notamment dans les

idées. Je me sens, par exemple, très proche de sa façon d'aborder l'amour. Il ne le décrit pas simplement comme un sentiment qui vous tombe dessus, mais comme un concept auquel on peut s'accrocher, une zone dans laquelle on entre, où l'on peut trouver la rédemption, et où même les âmes perdues se libèrent.

En parlant d'amour, votre film montre que ce sentiment est plus fort que tout...

L'amour est tout simplement la seule entité spirituelle existante. C'est quelque chose de très puissant qui nous aide à survivre et à lutter contre l'éternelle solitude dont nous sommes souvent prisonniers. Nous avons tous besoin de surpasser la solitude de l'existence. L'expérience de l'amour joue en ceci un rôle plus que fondamental. Mais je ne saurais pas dire si l'amour inconditionnel existe, c'est une chose sur laquelle j'enquête. Beaucoup de gens passent leur vie à chercher ce type d'amour parfait.

*Que ce soit dans **Cours Lola, cours** ou **Heaven**, vous semblez accorder une grande importance aux réactions en chaîne. Est-ce un procédé qui vous intéresse particulièrement ?*

Je crois que ces réactions en chaîne nous hantent durant toute notre vie. Nous sommes conscients que des tas de choses nous arrivent souvent par pure coïncidence. Combien de fois, dans une vie, rencontre-t-on une personne simplement par chance ? Beaucoup d'événements importants n'arrivent que par hasard. Pourtant, on a aussi tous tendance à se retourner sur nos vies et à essayer de leur donner un sens, de les inscrire dans un moule parfait, que quelqu'un aurait façonné à la main. Je pense que ces deux approches sont valables. Il n'y a pas de destin sans coïncidences. En tout cas ces réactions en chaîne, c'est un sujet très cinématographique, qui fonctionne très bien dans les films.

Je trouve ça magnifique.

*Est-ce plus facile de réaliser une petite production comme **Les rêveurs** ou **Cours Lola, cours**, ou bien un film comme **Heaven** ?*

Pour moi, peu importe le budget du film, ça n'a pas vraiment d'impact sur la difficulté de le réaliser. Bien sûr, les conditions de tournage changent du tout au tout, mais ce qui fait la différence c'est la profondeur de la connexion que l'on peut avoir avec son sujet. Quand on est proche de son histoire, tout devient plus facile. Ensuite, il ne reste plus que la caméra, les acteurs, le plateau et vous. C'est au réalisateur de coordonner tout ça et de faire que ça fonctionne. Mais qu'il y ait cinq cents personnes sur le film ou dix ne change pas grand-chose. Il faut juste être concentré sur le moment clé pendant lequel on doit capter l'émotion. Ceci n'a rien à voir avec les questions de budgets, de productions. En revanche, j'ai tenu à retravailler avec mon directeur photo, Frank Griebe, et ma monteuse, Mathilde Bonnefoy, car c'est fondamental pour moi d'évoluer avec les gens que je connais bien. Le film, c'est aussi leur langage, leurs mots. Et sans eux, je me sens sans voix.

Propos recueillis
par Hugo de Saint Phalle
www.mcinema.fr

Le réalisateur

Pour ses cinq premiers longs métrages, le réalisateur allemand Tom Tykwer avait pris l'habitude de s'écrire lui-même les scénarios. Cette fois, c'est en fouillant dans la pile de scripts de Miramax qu'il a trouvé **Heaven**. Ecrite par feu Krzysztof Kieslowski, cette histoire est le premier volet d'une trilogie que le réalisateur polonais avait commencé à écrire avant sa mort. Il souhaitait en confier la réalisation à trois jeunes réalisateurs européens. Même s'il n'a pas eu le temps d'écrire **Hell** et **Purgatory**, sa volonté aura été respectée. Voici le jeune Allemand Tykwer aux commandes d'**Heaven**.

www.mcinema.fr

Filmographie

Les rêveurs	1996
Cours Lola, cours !	1998
Heaven	2001
The princess and the warrior	2001

Documents disponibles au France

Revue de presse
CinéLive n°63
Positif n°502

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com